

# L'ordre des choses

Nouvelle écrite par **Alix RENAUD**

sur le thème « Manifester, un droit à protéger et à promouvoir »

Malik a vingt-deux ans, il est exténué, il s'assied et se remémore sa longue journée ; dès ce matin, ce policier CRS a été envoyé couvrir et contrôler une manifestation pour le climat. Au début, l'ambiance de la foule est empreinte de calme et on peut sentir comme une discipline. Le cortège remonte doucement l'avenue Jean Jaurès jusqu'à la place Jean Macé. On entend parfois les fragrances d'une musique un peu jazzie qui sourd. Malik est positionné dans une rue adjacente à l'avenue et contrôle le flux de personnes qui se joignent au cortège. Il inspecte méticuleusement du regard chaque individu et prend soin de fouiller tous les sacs afin de ne pas laisser pénétrer d'objet susceptible d'être utilisé pour casser des vitrines ou pour frapper des gens. Il est courbaturé et meurtri d'avoir revêtu son lourd équipement tout au long de l'après-midi. Après deux heures, alors que la division dont il a la charge remonte dans le camion qui doit les faire aller en amont du cortège, les ordres changent brusquement et ils doivent prêter main forte à leurs collègues qui tentent de maintenir l'ordre et le calme à quelques rues de leur position.

Sur place, Malik aperçoit tout de suite un autre aspect de cette manifestation qui fluctue au rythme de ceux qui la composent, la recomposent et la décomposent : des casseurs ! Vêtus de noir, cagoulés et gantés, ces hommes sont munis de divers objets afin de s'en servir comme projectiles pour agresser et maintenir les forces de l'ordre à distance, le temps de disparaître au milieu de la foule.

Cependant, un jeune n'a pas été suffisamment vif et a été plaqué au sol, il est emmené à l'arrière de la colonne de CRS, fermement maintenu par trois policiers. Malik est dépassé par la violence dont sont capables les Hommes. « Ils sont partis, ne pas les poursuivre dans la foule au risque de blesser des innocents » a-t-il ordonné à ses unités, il ne supporte pas l'idée que les citoyens qui défendent une si bonne cause se fassent blesser sous son commandement : En effet Malik s'inquiète sérieusement de l'avenir de la planète et aurait aimé participer à cette marche pour le climat s'il avait été libre de service. D'une certaine façon, il contribue à sa manière en dosant avec bienveillance son équipe.

Cela fait quatre heures que sa division est à pied d'œuvre pour maintenir le flot de manifestants sur le parcours initialement prévu. Il a froid, il commence à se sentir engourdi, les membres lourds, limite inertes. Il est 18h30, les esprits s'échauffent, les gens s'agacent de la présence des CRS qui les canalisent dans l'avenue. Malik est fatigué, il est maintenant positionné rue Marc Bloch, en première ligne, face à une foule encore calme mais décidée à quitter son

itinéraire. Le mégaphone annonce une nouvelle directive : regagner l'avenue Jean Jaurès.

L'avenue baigne maintenant dans une atmosphère lourde et pesante... Comme une marée mouvante, le flot de la foule s'anime, retombe, reflue, revient à l'assaut ; la violence prend de l'ampleur, le rassemblement vire au chaos puis à l'anarchie. Les pacifistes quittent en hâte la manifestation, la danse macabre commence : fumigènes, jets de pierre, cocktails Molotov !

Les CRS viennent de recevoir l'autorisation d'enfiler leur casque, Malik redoute cet ordre mais il le sait nécessaire. La presse du lendemain relatera bientôt les nombreux tirs de flashball à bout portant qui ont blessé de jeunes auteurs de troubles. Fort de son expérience il sait que toucher à un jeune c'est possiblement s'attirer les foudres d'une cité entière, c'est pourquoi il ordonne à ses hommes de seulement resserrer les rangs et de n'utiliser la force qu'en cas d'extrême nécessité.

Il a peur, il est forcé de reconnaître que certains de ses collègues peuvent aussi céder à la panique et à la violence. Il est vrai que recevoir des insultes et des projectiles, sans avoir l'autorisation de répliquer ni même de se déployer pour se soustraire à la menace, peut pousser à des actes isolés inconsidérés.

Le temps lui semble interminable, il est 20h et les ardeurs se radoucissent enfin, l'avenue Jean Jaurès se vide peu à peu de ses manifestants virulents qui emportent avec eux leur ferveur frénétique de rage et de violence. Les différentes divisions de CRS se réarticulent vers leur camion pendant que continue le bal des ambulances prenant en charge les blessés.

Malik vient de rejoindre la caserne de la 46<sup>ème</sup> Compagnie Républicaine de Sécurité. Il pénètre dans le vestiaire en ayant préalablement retiré son casque. Il est meurtri par sa longue lutte, il retire lentement son lourd équipement bleu noir et le range soigneusement dans son casier attitré ; ce soir, il sait qu'il a fait au mieux pour remplir sa mission « Que retiendra la population de ce rassemblement ? Quel message persistera dans l'esprit de ces gens ? » Pour lui la manifestation fera en effet beaucoup de bruit mais pas dans le bon sens, le message environnemental se verra largement étouffé par les médias qui ne relateront majoritairement que les écarts de violence des manifestants et des réponses tout aussi brutales des forces de l'ordre.

Il est 22h lorsque Malik descend du bus qui lui a permis de traverser Lyon pour rejoindre la commune de Vaulx-en-Velin. Il se sent seul, il marche le long de l'avenue Gabriel Péri et bifurque sur sa droite pour fouler la promenade Lénine. Il avance d'un pas lent et las, éclairé à intervalles réguliers par les lumières blafardes des lampadaires, Malik songe aux écarts de violence de ses collègues qui craquent, frappent et défigurent les valeurs pour lesquelles ils avaient tous promis de se battre. Là-haut, dans les bureaux ministériels, ils se moquent des réalités de terrain...

Malik, distrait par ses pensées, s'engage dans l'étroite ruelle qui mène à l'entrée de son HLM quand, d'un renforcement du bâtiment qu'il longe, surgit une ombre puis deux autres. Il vient de tomber dans une embuscade ; dans le but de venger un casseur qui a été durement frappé pendant la manifestation, ses complices l'ont suivi. Douleur fulgurante, le sol s'offre comme un havre de repos. Il est effondré sur le pas de sa porte, il a deux trous rouges au côté gauche. Ironie, coup du sort ? Il s'appelle lui aussi Malik Ousseki.

# Manifestations

Nouvelle écrite par **Lilou VOISINNE**

sur le thème « Manifester : un droit à promouvoir et à protéger »

Oh ! Une manifestation. Ils n'en ont pas marre d'envahir les rues comme si c'était chez eux bon sang ? Je suis presque certaine qu'une voiture va encore brûler cette nuit, c'est même sûr. Je marche jusqu'à chez moi et des manifestants sont devant ma porte, ça m'agace et je leur crie :

"Hors de mon chemin ! Vous êtes devant chez moi crétins !

Vous voulez un monde meilleur ? Venez avec nous ! Ne fermez pas les yeux sur les injustices de ce monde !

C'est absolument hors de question !!! Jamais je ne prendrais part à ces inepties !"

Je les pousse, entre le code, franchis le porche et rentre chez moi.

Je pose mon sac en cuir, mes clefs de voiture, mon manteau chaud et mon écharpe douce, enlève mes chaussures neuves, me regarde dans le miroir accroché au mur. Mon rouge à lèvres s'est effacé un peu et les cernes sous mes yeux semblent vouloir s'enfoncer jusqu'au fond de mon crâne. J'ai l'air fatiguée.

En chaussettes, je marche sur la moquette de mon entrée. J'ai envie d'un thé après cette journée bien remplie. En rentrant dans la cuisine, je cogne dans le vase avec la jolie rose que m'a offerte un collègue hier. Le vase tombe. L'eau s'étale au sol. Mes chaussettes glissent sur le carrelage. Je chute vers l'arrière. Ma tête cogne.

Trou noir.

Lumière noirâtre.

Douleur.

Douleur au niveau du pubis.

Des mains me tiennent au sol, je m'entends hurler avec une voix qui n'est pas la mienne. J'ouvre les yeux.

Des femmes noires m'entourent, elles me parlent dans une langue que je ne connais pas, mais celle juste au-dessus de ma tête semble vouloir être rassurante. Je sens une terreur m'envahir. Je suis dans le corps d'une petite fille de six ans tout au plus, on lui maintient les jambes écartées, elle est nue.

S'échappant de la pénombre un scalpel émoussé mais étincelant descend

inexorablement vers sa vulve. L'image est presque belle sur l'instant. Le métal touche sa peau. Il est létal, froid... glacial. Et il coupe. Douleur. Souffrance. Torture. Ma vision se voile.

Je rouvre les yeux, je suis dans une pièce plongée dans le noir. Cachée, j'entends des pas, une voix. Encore une langue inconnue, mais le ton est menaçant. Je ressens l'horreur du petit garçon qui me sert d'hôte à la scène. Ses mains sont rivées à sa bouche et son nez, il cherche à ne pas se faire remarquer, surtout ne pas montrer son existence. Après un temps infini, la voix s'éloigne, accompagnée de lourds pas sur le sol de bois. S'ensuit un long moment de silence qui paraît plus infini encore, avant que le petit garçon ne cherche à respirer de nouveau. Exister à nouveau ! Maintenant la lune est claire, quand il se redresse et regarde par-dessus le canapé protecteur, je peux voir le massacre qui a eu lieu. Son père, sa mère, ses frères et sœurs... Un bain de sang. Je sens son cœur se serrer si fort que l'on pourrait croire qu'il cherche à implorer. Un cri silencieux filtre entre ses lèvres.

Le soleil m'aveugle, je ne vois pas ce qu'il y a devant moi. Un lac ? De la neige ? Non, vu la chaleur étouffante, ce n'est certainement pas de la neige. C'est du sable. Une mer de sable. Du sable à perte de vue. J'aimerais m'arrêter pour observer ce paysage incroyable, mais la douleur à mes pieds est telle que tout arrêt semble impossible. Ils sont brûlés. Le vent crépite de mille grains qui attaquent mes yeux, ma bouche... et la soif ! Une soif intense – j'observe des mains si minces et ridées que je ne sais pas si cela est dû à la soif ou à l'âge de mon hôte – tellement intense que sa bouche et sa gorge semblent faites de sable et de manque. Je sens son espoir face à un petit point noir à l'horizon, c'est un puits. Il y aura de l'eau bientôt. C'est cette pensée qui le tient vivant ; mais à son arrivée là-bas plusieurs corps desséchés l'entourent. Il lâche la charrette qu'il tirait emplie de bidons vides, et court presque les derniers mètres. Il est sec. Plus une goutte. Plus une seule. Dos au monticule de pierre, il se laisse tomber dans son ombre. La soif le fait devenir sable.

La ruelle est sombre je ne vois presque rien, la chaleur pesante, autant que le lourd regard que je perçois dans mon dos. « Pourquoi ai-je mis une robe si courte ? ». Elle accélère le pas, jusqu'à ce que, inexorablement, une main rugueuse crochète son épaule. Figée de terreur, elle ne peut qu'articuler « Qu... que...quoi... ? ». « Je vais te baiser » susurre une cagoule avec un sourire atroce dans la voix, tandis qu'elle l'oblige à se retourner. L'image est démoniaque. La jeune femme esquisse un geste pour fuir, mais l'agresseur est trop fort, il l'entraîne dans une impasse encore plus sombre. La panique s'empare de mon hôte, elle hurle mais personne ne l'entend, elle est seule, dos à son agresseur qui la plaque contre un mur. Une main lubrique vient caresser son pubis de façon douceuse, une langue gluante lui lèche l'oreille, mais il s'arrête subitement et s'écarte : « mais t'es un gars en fait !!! ». Elle se retourne à peine pour le regarder qu'elle prend un poing en plein visage. Elle tombe sur le côté, sonnée. Je sens des

mains râpeuses remonter sa robe et baisser sa culotte, mettant à nu ses parties génitales. C'est encore sonnée qu'elle est écartelée par un sexe, une douleur abominable la sort de l'inconscience. « Ça t'apprendra à te moquer de moi ! Tu me dégoûtes sale tafiole !!! » tandis qu'il la pilonne sans retenue. Hideur innommable. Chacun des mouvements en elle est une torture. Je sens le sang couler entre ses fesses. Il lui tire les cheveux, et la tête en arrière, elle se retrouve face à un fragment de miroir qui traînait là. Vision cauchemardesque. Envie de mourir.

Je respire fort. Je suis en pleine crise de panique, crise d'asthme ! Je suis de nouveau moi ! Je tends la main et m'accroche au plan de travail pour me relever difficilement. Ma Ventoline, vite ! Je retourne dans l'entrée en rampant, l'asphyxie me gagne rapidement. C'est in extremis que j'atteins mon sac au sol. Mais que s'est-il passé bon sang ?! L'effroi me gagne et j'en ai la nausée. Je parviens à temps aux toilettes pour vomir. Une heure plus tôt ? Trois minutes ? Deux jours ? Je n'ai aucune notion du temps qui s'est écoulé depuis ma chute. Je ne comprends pas. Que s'est-il passé...?! Pourquoi ai-je vu ça ? Je ressens encore en moi les terreurs de ces gens.

Je ramasse mon sac en cuir... En cuir... Je prends mes clefs de voiture... J'ai une voiture... Je prends mon manteau... Chaud, et mon écharpe... douce, mes chaussures... Neuves. Je prends enfin conscience du confort dans lequel je vis. Bon sang... Quelle chance !

J'ouvre la porte avec fracas, je pars sans fermer à clef, tant pis ! Je dévale les escaliers et tombe sur la rue. La manifestation n'est plus là. Pire, les immeubles sont tous en ruine. Je regarde derrière moi, le mien l'est aussi ! J'entends des explosions éparses, au loin. Je tombe à genoux dans la poussière... Je ne comprends pas. La guerre est là. Je ne l'ai pas vue venir et pourtant, elle est là ! Au bout du semblant de rue qu'il reste, un groupe de personnes se rapprochent. Elles brandissent des pancartes et lancent des appels à la paix, à la justice, à l'égalité. Spontanément je me relève et les rejoins. Nous naviguons au milieu des décombres jusqu'aux limites de la zone de bombardement. Comme un rêve retrouvé, tout est encore intact. Soudain, une dame sort en trombe d'un immeuble et nous lance :

"Hors de mon chemin, vous êtes devant chez moi crétins ! Je suis presque certaine qu'il y aura des squatters dans la cage d'escaliers ce soir, c'est même sûr !"

Et là je comprends : le monde hurle d'injustices, c'est manifeste.

## Horizon

Nouvelle écrite par **Adèle CHRISTOPHE**

sur le thème « Manifester : un droit à promouvoir et à protéger »

Les yeux à demi clos, le soleil nous éblouit. Dans ma main celle de mon frère, et dans la sienne une autre, et puis une autre, une autre, une autre. Nous avançons en toile d'araignée sur une route en terre battue où chacun de nos pas fait flotter un nuage de poussière brune. Mes pieds sont nus, la crasse s'y accumule depuis plusieurs jours, de longues journées de marche ponctuées de quelques heures de sommeil fragile à l'ombre des arbres aux heures les plus chaudes, et puis tout de suite on se relève, dès le crépuscule et toute la nuit on marche à nouveau, usant nos pieds gris aux graviers des chemins.

Personne n'en parle mais nous savons tous que chacun y pense, que chacun ressasse, sans cesse, tout ce qu'il a laissé, sans savoir quand, ni si l'on va tout retrouver. L'odeur du marché le matin, les murs de sa maison, la lumière qui passe au travers des persiennes à l'aube, les gens assis sur les bancs, à toute heure et qui regardent dans le vide, et à qui l'on s'habitue finalement, sans y prendre garde. Il y avait l'air un peu lourd et dense aussi, les éclats de voix en pleine nuit, les bus toujours trop remplis et les fissures des trottoirs, qui semblaient sur le point de nous avaler en un quart de seconde et de nous recracher de l'autre côté, dans les méandres des limbes.

Mais personne n'en parle, parce que l'évoquer c'est en faire des souvenirs et l'on ne veut pas s'encombrer de souvenirs, l'on veut aller au bout et revenir, que ce soit comme avant mais vraiment comme avant, avant qu'ils n'érigent les barricades et les barbelés.

Ça, nous en parlons, tout le temps même, pour nous rappeler pourquoi nous marchons. Toujours, quelqu'un commence par évoquer les premiers regards en biais, l'atmosphère qui s'épaississait, tellement qu'on avait du mal à passer au travers et à continuer de sortir, d'aller danser ou se promener.

Et puis, ils ont fermé les parcs, mis des barbelés, et puis on les a enlevés, et puis ils les ont électrifiés alors on n'a plus osé bouger. Ils ont barricadé les forêts, les lacs, les rivières, jusqu'à ce qu'on n'entende plus les chants d'oiseaux ou des grillons ; et, enfin, lorsqu'ils nous ont sentis ployer, senti pulser notre sang, sous leurs mains, à travers nos gorges, ils ont scellé nos champs de coquelicots. Alors il ne nous est plus resté que la ville grise, la ville froide marmoréenne, le silence. Pourtant certains n'ont pas voulu admettre que c'était fini, on n'était pas encore, pas tout à fait résignés.

Et nous sommes descendus dans les rues, nous les avons réchauffées de nos corps révoltés, de l'angoisse, de nos cris, on a pensé que ça irait, que ça irait toujours, que tout ça n'était qu'un simple malentendu que nous pouvions dissiper en un cri comme les étourneaux qui peuplaient nos champs de coquelicots. Plusieurs jours durant nous sommes restés ensemble, collés aux pavés.

» La clameur de la foule est un bruit terrible, tu sais, qui gronde, qui mugit, qui détrône les rois et éventre les cachots. La foule a mille têtes, mille bouches et deux mille yeux, qui se confondent et s'unissent, elle a mille cœurs aussi, qui pulsent et sur les tempes l'on sent battre le sang, la foule fait trembler, le sol vacille, ploie, la terre s'ouvre, elle engloutit ; et puis fatalement ils arrivent et tout chancèle, ils avancent puis tout se tait, ils piétinent et la foule, vaincue, se retire comme une vague sur la grève. »

Quand c'est ma mère qui l'évoque, cette journée retrouve un instant le souffle qui a fait battre nos poumons, son air vif et grisant, juste quand nous inspirions en chœur, parfaitement, juste avant que nous expirions, leurs mains comprimant nos poumons.

Et puis, le lendemain, ils ont pendu les coquelicots aux grues. Aux quatre coins de la ville, cette exposition macabre, ces demoiselles rouges au cou brisé, nous ne respirions plus.

Je ne sais plus qui a eu l'idée. Mais le lendemain nous sommes partis en long convoi aux joues mouillées, nous n'étions pas si nombreux mais nous avions le souffle des enfants, les épaules solides des adultes et les paupières tremblantes des plus âgés, qui clignotaient en révélant leurs regards fixés vers l'horizon, des regards que rien n'aurait pu faire flancher.

Nous sommes partis et nous avons marché, entre les forêts brûlées, les prairies sèches qui s'émiettaient sous nos pieds, la terre noircie et infertile, sur les chemins bruns dont nos pieds font voler la poussière pour gagner les cités libres et puis, comme Ganghi avant nous, l'on va marcher doucement, s'arrêter au bord du précipice et s'incliner légèrement pour prendre un peu de terre au creux de nos mains.

## Trois

Nouvelle écrite par **Gabrielle MONDON et Célia SAYER**

sur le thème « Manifester : un droit à promouvoir et à protéger »

3 jours, 3 jours que, plongée dans le silence, j'écoute la radio.

Pour cacher la vérité, la télé a été infestée de reportages futiles sur « notre sauveur à tous : Barham ».

A 38 ans, il a réussi à contrôler tous les gens trop faibles et trop terrorisés pour résister.

Ici à Téhéran, dans mon quartier du Vème arrondissement nous nous sommes révoltés.

Pourquoi devrions-nous suivre son idéalisation d'une femme totalement soumise à son mari ?

Pourquoi nos émotions ne devraient-elles pas être prises en compte ?

Je m'appelle Elaheh et j'ai déjà passé 33 années sur cette terre ;

33 longues a**N**nées à supporter un voile contre mon gré ;  
33 années à supporter les humiliations et la soumission, mais...  
Il y a 3 jours, nous nous sommes révoltées. . .  
Il y a 3 jours, nous nous sommes expr**I**mées  
Il y a 3 jours, car Mahsa Amani, une jeune F**e**mme, est morte !  
Elle a perdu la vie ! Et pourquoi ?  
Pour avoir mal porté son voile !  
E**l**le aurait été tabassée par la police des mœurs...  
Si violemment agressée que 3 jours plus tard, elle en est morte !  
Alors aujourd'hui, c'est fini !  
Mes sœur**S** et moi allons nous révolter ;  
Prouver notre valeur en tant que femmes et non en T**a**nt que choses à qui l'on  
peut tout dicter,  
Jusqu'à la façon dont on doit s'habiller !  
Nous ne devons plus avoir peur ! Nous voulons vivre !  
Nous somm**E**s chez nous et nous ne partirons pas, même si le chemin pour  
arriver à l'égalité sera long et compliqué !  
Nous sommes mères,  
Nous sommes filles,  
Nous sommes g**R**and-mères,  
Nous sommes fiancées, mariées ou veuves ;  
Nous sommes le passé, le présent, le futur  
Nous ne nous cacherons plus !  
Ensemble nous s**E**rons plus fortes ;  
Alors aujourd'hui nous décidons de vivre !  
Aujourd'hui nous militons, cheveux détachés**S**, voile brûlé,  
Certaines sont même seins nus ! Très bien, montrons notre peau !  
T-shirt, short, robe aussi courte que l'on veut !  
Enlevons tout ce tissu superflu qui nous étouffe et cache notre vraie valeur.  
Et la têt**E** haute nous allons avancer ;  
Main dans la main nous nous sommes liées ;  
Toutes ensemble nous nous sommes exprimées ;  
Grâce à nos pancartes tout juste confectionnées ;  
Nous avons déterminé quelles étaient nos priorités ;  
N**o**tre peur nous allons la surmonter ;  
Et jamais nous n'allons nous arrêter.  
Petit à petit, les gens ont commencé à arriver ;  
Peu d'hommes sont venus manifester ;  
Ce qui à vrai dire ne n**O**us a pas étonnées ;  
Car dans cette société, la femme n'a pas d'utilité, sauf pour procréer.  
Au fil du temps la tension commence à monter...  
La police essaie de nous empêcher de nous révolter,



Puis **T**ous ensemble, nous suivons le chemin tracé ;  
Malgré la haine qui se déverse de tous les côtés,  
Mais la tête haute nous continuerons à dénoncer  
La cruauté de ce monde et son inégalité.

**P**rogressivement, les forces de l'ordre commencent à arriver  
Ainsi que la violence qui les accompagne.  
Le stress commence à nous gagner,  
Avec des bombes lacrymogènes la police nous fait reculer  
Peu à peu la cohue **E** augmente ;  
Les gens commencent à se bousculer ;  
Puis d'un coup, tout s'arrête  
Allongée à même le sol, je me suis réveillée,  
Seulement 3 minutes s'étaient passées,  
Mais pour moi ce fut comme une éternité...  
Seule ma sœur m'a aidée,  
Alors que tout le monde me piétinait !  
Les 3 kilomètres qui nous séparaient **D**e l'hôpital ont été pour moi une horreur,  
Mais aux portes de celui-ci, nous avons été expulsées !  
Un o**R**dre avait été donné par les autorités :  
Qu'aucune manifestante ne soit soignée !

3 jours, 3 jours que je suis là à regarder le plafond, alitée.  
En mes 33 années de vie rien ne m'a traumatisée à ce point...  
Des cris, du sang, des bombes au p**O**ivre .  
3 jours, ou plutôt 3 nuits, que cela me hante ; je revois leurs visages, leur  
supplice, leurs larmes.  
3 jours que je suis comme enfermée,  
Ils nous ont attaquées, violentées,  
Et l'une de mes vertèbres a été br**I**sée,  
Plus jamais je ne pourrai marcher,  
Mais je vais continuer à vivre et à me battre,  
Ils m'ont peu**T**-être privée de ma mobilité,  
Mais jamais ils ne me priveront de ma liberté,  
Jamais ils ne pourront m'enlever mes pensées !

## Adib

Nouvelle écrite par **Léanne TOUAMI**  
sur le thème « Manifester : un droit à promouvoir et à protéger »

De fines gouttes perlent sur le béton froid d'une prison en flammes. Cette nuit, sans que personne ne sache vraiment pourquoi, un incendie s'est déclaré à Evin. A l'extérieur, les gens marchent en une longue et pesante procession. Les femmes reçoivent avec exultation ces gouttes qui s'attachent à leurs cheveux et perlent sur leurs joues ; ce pourrait être des larmes. Sous ce dôme de pluie, c'est toute une ville qui s'enflamme, et ce sont les femmes qui tiennent le briquet. Sanaa avance en silence en longeant le mur. Elle a 19 ans et, dans un réflexe instinctif dicté par la peur, elle porte souvent la main à son voile. Il faut dire que, depuis le 16 septembre dernier, les craintes d'antan se sont muées en d'insoutenables frayeurs. Masha, elle, a eu 22 ans, et dans un Téhéran agonisant elle n'en aura jamais 23. A-t-elle tremblé lorsque ces hommes l'ont attrapée, frappée, brisée ? Était-ce une fin douloureuse ? Ces questions tourbillonnent dans l'esprit de la jeune femme et la dernière se fait lancinante : Et si ça avait été elle ?

Sur le trottoir, des pavés en moins et des gens en trop : la pauvreté gangrène la moitié des Iraniens. Si Sanaa pouvait, elle leur aurait donné la Zakât, mais avec un rial qui ne vaut plus qu'un cinquième de son ancienne valeur, elle-même peine à survivre. Pourquoi le gouvernement chiite n'aide-t-il pas son peuple ? Ne sont-ce pas des musulmans aussi ? Toujours des questions et aucune réponse, seulement un poing serré et un esprit en ébullition. Enfin, Sanaa atteint la porte du cloaque dans lequel elle vit. Elle est alors happée en arrière, sa tête heurte le mur lorsqu'un homme la repousse violemment contre le mur : « Toi ! Je sais que tu mijotes quelque chose. Vous les femmes vous fomentez contre le régime, vous vous dressez contre le *Qu'ran* lui-même... Allah est clairvoyant et moi je sais que tu complotes quelque chose ! ». L'homme est un bassidji, il sent fortement l'alcool alors même que celui-ci est interdit depuis 1979. Et surtout, ce qui domine, c'est cette odeur insoutenable que Sanaa connaît très bien : il empeste l'homme. Il sent cet ego démesuré aux relents hormonaux aigres. C'est que l'homme doit ici montrer sa force, sa puissance physique et sa domination sur le sexe faible. La sagesse c'est la force des faibles, n'est-ce pas ! Un homme sage aurait-il attaqué cette jeune femme parce qu'elle était femme ? Un homme raisonnable glorifierait-il un régime répressif, autoritaire ? Non, le problème de la rationalité c'est qu'elle obligerait cet homme à réfléchir et – à terme -qui serait le plus aliéné des deux ?

Tout cela, Sanaa le crie tout bas du fond de ses entrailles et de toute la force de son âme, pendant que la douleur lancinante s'introduit par toutes les fissures de son être jusqu'à ce que l'homme la lâche. Elle reprend lentement ses esprits et se hisse lourdement jusqu'à la poignée.

A l'intérieur, un corridor à la peinture écaillée par des années d'obscurité, une volée de marches mais nul paradis qui l'attende en haut ; seulement l'appartement qu'elle partage avec son vieux père. Hassan est allongé dans le minuscule salon et regarde les informations relayées par le régime : une

nouvelle nuit de violence et des dizaines d'arrestations sommaires. Sanaa ne sait pas réellement ce que pense son père de cette situation. Son père avait vingt ans en 1986. C'est un vétéran de la guerre contre l'Irak. Il en est revenu brisé et s'abstient soigneusement de parler de politique. D'ailleurs, est-ce vraiment un sujet de femmes ?...

Dans son état, Sanaa ne s'attarde pas longtemps et rejoint la salle de bains. Sa tête la lance et rapidement le lavabo qu'elle saisit, chancelante, se remplit de gouttes de sang. Le miroir poussiéreux qui la fixe lui renvoie un reflet tremblant comme une flamme, une flamme sur le point de s'éteindre. Et pourtant à l'intérieur, tout se craquelle. Son esprit se brise tandis qu'au dehors tout s'écoule dans un flot de larmes. Sanaa ne voit plus rien, elle ne distingue plus le miroir en face ni son père dans l'entrebâillement de la porte qui s'approche d'elle. Se dessine sur le visage de la jeune femme un rictus pendant qu'Hassan recoud son arcade sourcilière ouverte, en murmurant des vers d'Hafez-e Chirazi : « *Tu es comme le matin. Je suis la lampe qui brille / Seule, à l'aube. Souris-moi, et je donnerai ma vie...* ».

Plus tard, Sanaa se réveille dans son lit. Incapable d'estimer l'heure, elle se met frénétiquement à la recherche de son téléphone, l'esprit embrumé. Dehors, l'heure de *Maghreb* s'annonce par la voix du Muezzin. Il n'est pas trop tard. La jeune fille s'habille rapidement et sort de l'appartement. Sur sa chaise, son foulard. La rue est déjà bien remplie lorsque Sanaa sort. Remplie de femmes, d'hommes, jeunes et du même cri. Un cri qui vaut une vie. Tous ne craignent pas pourtant de le hurler. Sanaa rejoint le cortège et s'époumone de la même force que ces gens autour d'elles qui sont ses frères, ses sœurs le temps d'un soir. Le volcan dans sa tête, à ce moment précis, explose ; les débris de son esprit s'envolent, elle aimerait qu'ils écrasent ce régime, ces mollahs, ces ayatollahs et toute cette société qui pense que le vent dans ses cheveux la rend vulnérable. Ce soir, tous soufflent ce vent, celui de la liberté, tous font en sorte qu'il ébranle les fondements d'un Iran gangréné. Ces hommes et ces femmes, unis, portent une égalité nouvelle, une justice naissante et les nombreuses photos de victimes d'un gouvernement meurtrier. Cet Atlas qui arpente les avenues ne saurait défaillir même lorsqu'au loin se forme une lignée d'hommes armés et vêtus aux couleurs du régime, la couleur du sang. Sanaa n'en voit rien, son regard est fixé sur l'individu en face d'elle, hissé sur la plateforme d'un vieux pick-up, le dos un peu arqué. Ce jeune homme, aux longs cheveux noirs, enflamme la foule, il se fait charmeur de serpents, chef d'orchestre, il trouve les justes mots à crier et, à chaque fois, son corps et sa chevelure semblent accompagner ses paroles. Cet homme allume les volcans dans les esprits des gens, il les rallie, hommes, femmes, tous dans un seul et unique chant :

زنندگی آزادی! .Zan, Zendegi, Azadi ! Femme, Vie, Liberté !

Sanaa ne peut s'empêcher de pleurer. Sur cette vieille voiture, ce jeune homme souffle le vent du féminisme dans Téhéran. Puis, s'agrippant au montant du pick-

up, c'est une, puis deux puis trois jeunes filles, aidées par des hommes, qui le rejoignent et qui, dans un geste d'une grâce infinie, détachent leur foulard et laissent danser leur chevelure de jais, libre dans le vent de la révolte. A l'autre bout, les hommes casqués hésitent. Personne ne trouverait la force de tirer à ce moment-là : le temps est comme suspendu et les deux camps se regardent, l'espace d'un instant, tous mènent le même combat. Sanaa regarde toujours le jeune homme, électrisée. On dirait un célèbre tableau dont elle a oublié le nom. Celui où une femme concentre en elle tout ce à quoi le peuple aspire. Dans le tableau, Sanaa se souvient que tous la regardent, les vivants et les morts aussi. La jeune femme se rapproche, elle veut le toucher, s'assurer que ce n'est pas qu'une apparition. Elle se fraye difficilement un chemin dans la marée humaine, est bousculée par les vagues et ralentie par l'écume qui sort de leur bouche. Elle n'est plus qu'à quelques mètres, elle tend le bras, lui ne bouge pas. Elle étend tout son corps, se rapproche. Elle veut le rejoindre, s'insérer parmi les femmes autour de l'homme. Elle trouve la marche du pick-up, s'accroche aux arceaux et écarquille les yeux : ces femmes, elles chantent. Elles veulent charmer à leur tour cet homme et se font sirènes : « ادیب ! Adîb ! chante pour nous ! Danse encore ! ادیب ! Adîb, annonce notre triomphe ! ». Elles le tiennent, lui, comme si lui, ادیب Adîb, le bien-nommé, « l'écrivain » en persan, tenait leur destinée. Et sur ce radeau de la Méduse, il est l'éclaircie du sombre ciel que Sanaa voyait chaque jour. Il la voit sur le marchepied du pick-up. Elle lui sourit tandis que leurs mains se cherchent. Leurs doigts balaient l'air en espérant s'attraper l'un l'autre. Il est sa voix, elle sera son chant. Ils n'ont qu'à joindre leurs mains. L'air se fend dans un bruit de détonation lorsque leurs paumes se rejoignent. Noir.

Les flammes s'élèvent depuis la prison de Téhéran et, dans la rue, tous les regardent grimper dans le ciel. Sanaa sourit, le regard figé empli du feu. Son voile descend sur ses épaules, ses fossettes creusées et ses joues délimitent un sourire bienveillant. Derrière elle, Masha Amini, GhazalehChevali, à côté, Mehssa Mogoi, plus loin, Hadis Najafi. Tous ces visages sont brandis par une foule lasse d'un gouvernement sanglant. Ces noms tous les scandent encore plus haut même que les flammes dans leurs yeux. Ce cortège se fait prophète d'un nouvel espoir et fendra ce régime meurtrier en deux.

– زن زندگی آزادی ! – Zan, Zendegi, Azadî ! Femme, Vie, Liberté !

## La démocratie sans droit

Nouvelle écrite par **Aliosha BALLIN et Noah EHRET**

sur le thème « Manifester : un droit à promouvoir et protéger »

L'Europe fut touchée par la montée des partis extrémistes au pouvoir. Vladimir Poutine en Russie, Viktor Orban en Hongrie, Andrzej Duda en Pologne, c'est désormais en Italie que l'extrême droite s'installa à la tête du pays. Giorgia Meloni fut élue présidente du Conseil des ministres d'Italie et devint la cheffe du gouvernement italien. Avec l'aide de son parti « Fratelli d'Italia », un parti d'extrême droite prônant le conservatisme et luttant contre l'immigration, Giorgia Meloni fit voter par la Chambre des Députés et le Sénat une loi qui allait faire trembler l'Europe entière.

Après les Etats-Unis, ce fut en Italie que nos libertés furent frappées de plein fouet, ce 13 mars 2023 le droit à l'avortement a été aboli dans la Botte. Ce droit pour lequel des millions de femmes se sont battues pendant des années leur fut enlevé. Ce fut la stupeur en Europe et l'Italie se brisa en deux camps. Le jour même, des millions d'Italiens sortirent dans les rues afin de montrer leur mécontentement. Rome, Milan, Naples et grand nombre d'autres villes furent pleines de manifestants. Une semaine entière passa et les manifestations furent encore plus importantes, certains Italiens entamèrent des grèves, refusant d'aller au travail afin de freiner l'économie d'un pays dans lequel ils ne se reconnaissaient plus. Les manifestations prirent de plus en plus d'ampleur chaque jour, des hommes et des femmes de toute l'Europe vinrent en Italie pour soutenir les Italiens en détresse et défendre ce droit vital.

Un mois après ce vote, d'autres pays dirigés par l'extrême droite suivirent le mouvement dans la foulée des décisions prises en Italie et firent voter l'abolition du droit à l'avortement ; la Hongrie, la Pologne et la Suède furent à leur tour touchés par ce recul des droits. De nouvelles manifestations éclatèrent dans ces pays, en plus de celles persistantes en Italie. Cependant, elles devinrent bien plus violentes ; les manifestants attaquèrent les administrations pour les faire désobéir aux ordres de l'Etat. Les différentes populations en détresse appelèrent à l'aide l'Union Européenne mais cette dernière resta neutre.

Au bout du deuxième mois d'intenses manifestations, les Etats en cause tentèrent tant bien que mal de les empêcher, un deuxième droit fondamental était alors menacé. Les forces de l'ordre des différents pays firent tout leur possible pour stopper les manifestants, jusqu'au jour où un policier polonais perdit son sang-froid après avoir reçu une pierre sur son casque. Pris dans le feu de l'action Piotr Kubica sortit son arme et tira sur une femme enceinte. Les manifestants prirent peur et ils tentèrent tous de s'enfuir ; malheureusement le mouvement de foule tua 14 personnes et fit 55 blessés. L'information fit le tour du monde et le jeune policier devint l'ennemi public numéro un. Le monde voulut la justice et l'emprisonnement de Piotr, mais la Pologne fit comme si de rien n'était et il garda son poste.

Cependant ce fut la goutte de trop pour les autres pays européens. Ils se décidèrent enfin à agir, ils essayèrent donc de communiquer entre chefs d'Etat. Mais rien à faire, l'Italie, la Pologne, la Hongrie et la Suède campèrent sur leur position : ils préféraient subir ces manifestations plutôt que de rendre le droit à l'avortement. Cette décision rendit la France et l'Allemagne furieuses et des tensions étaient sur le point d'apparaître. L'équilibre de l'Union Européenne était en danger.

Deux semaines après le tir de Piotr Kubica, les manifestations continuèrent et elles furent d'autant plus violentes. Ne sachant plus quoi faire, le président polonais Andrezej Duda fit l'impensable : il ordonna le tir sur les manifestants. Le monde fut sous le choc et une guerre civile éclata en Pologne, le peuple contre le gouvernement. Dès le premier jour on apprit la mort de plus de 1500 personnes mais aussi la mort du droit de manifester en Pologne. L'Union Européenne prit immédiatement des mesures contre la Pologne, des sanctions économiques qui ne changèrent rien, il fallait bien plus. Malgré un bilan élevé, les Polonais se battirent et manifestaient coûte que coûte. L'Union Européenne était perdue, elle dut protéger les Polonais et le droit de manifester tout en maintenant un équilibre pour qu'elle ne coulât pas.

Les manifestations en Italie, en Hongrie et en Suède durèrent car leur gouvernement ne voulut rien entendre. Quant à la Pologne, elle tenta de rallier la Hongrie à son bord en forçant Viktor Orban à prendre la même décision que le président polonais. Le président hongrois le fit : il ordonna à son tour d'ouvrir le feu sur les manifestants hongrois. L'Europe et le monde entier étaient en détresse. La Hongrie et la Pologne devinrent des dictatures où la liberté d'expression n'existait plus. Vint le moment où un manifestant français fut tué dans cette guerre civile, ce jour-là, le 10 juin 2023 le monde allait basculer... La France ne resta pas inerte, l'intervention armée fut la dernière solution d'Emmanuel Macron. L'Allemagne se joignit au combat, les troupes se mobilisèrent et entamèrent leur route jusqu'aux fronts polonais et hongrois. L'artillerie lourde était de sortie mais le but fut avant tout de protéger les manifestants et ensuite de faire tomber ces dictatures naissantes avant qu'une troisième guerre mondiale n'éclatât. De leur côté, l'Italie et la Suède se sentant menacées et voyant ce qu'il se passait plus à l'est, décidèrent de revenir sur leur vote et de rétablir le droit à l'avortement. Ils calmèrent ainsi les ardeurs et retrouvèrent une population calme après plus de trois mois d'intenses manifestations. Les manifestants avaient gagné dans ces pays mais succombé dans d'autres.

Après seulement deux semaines de guerre la France et l'Allemagne dominèrent largement les armées hongroises et polonaises. Les populations locales reprirent

espoir, malgré une forte propagande sur les réseaux sociaux, dans les médias... les habitants désiraient la chute du régime en place. Leur désir devint réalité le 28 juin 2023, Duda et Orban tombèrent et le pays était libéré. Les gens sortirent dans les rues non plus pour manifester mais pour fêter la tranquillité. De nouvelles élections eurent lieu en Pologne et en Hongrie, des présidents centristes ont été élus et leur première mesure fut de rétablir le droit à l'avortement. Quant à Piotr Kubica, il fut placé en prison à perpétuité. Malgré les immenses difficultés rencontrées, les manifestations triomphèrent. Ce droit de manifester peut être redouté mais pas supprimé, il permit à toutes les femmes du monde de récupérer ce droit précieux qu'est l'avortement.

## Nour

Nouvelle écrite par **Lison FABREGUES et Sarah RANKOVIC**  
sur le thème « Manifester : un droit à promouvoir et protéger »

Lorsqu'elle ouvrit la porte de son appartement, c'est tout d'abord l'odeur qui la frappa. Un mélange de plastique brûlé, d'asphalte chaud. Au loin, s'érigait ce qui lui semblait être une carcasse de voiture, la fumée qui s'en échappait témoignait du caractère récent des dégradations.

Elle était là, seule. Elle sentait le danger. Pourtant, loin de rebrousser chemin, elle continuait d'avancer dans la rue vide que le soleil du soir éclairait d'une lumière cuivrée. Poussée par l'excitation, elle ne tremblait pas, se sentait l'héroïne d'un de ces films d'actions américains que sa grand-mère et elle regardaient secrètement quand elle était plus jeune. Arrivée au coin de la rue, elle fut happée par le spectacle qui s'offrait à elle. On aurait dit un rêve, ou plutôt une hallucination. Autant de monde, un tel mélange d'entités, ce n'était pas si courant à Téhéran. Ses oreilles bourdonnaient, ne s'habituait pas à ces trois mots si simples et pourtant si puissants scandés à l'unisson « Femme, vie, liberté ».

Cela faisait maintenant trois semaines que l'Iran était à feu et à flammes, trois semaines que le peuple iranien pleurait la mort de cette jeune femme. *Mahsa Amini*. Son prénom était devenu le symbole d'une lutte de tout temps pour la liberté. Celle qui avait été assassinée par la police des mœurs pour « port du voile déplacé » était devenue sans le savoir, la nouvelle figure du pays. Quand elle y pensait, Nour ne pouvait s'empêcher de frissonner ; "cela aurait pu être toi" lui répétait si souvent son père. Depuis trois semaines, Nour avait ainsi l'interdiction de sortir de chez elle, ordre formel de ses parents qui ne voulaient pas voir leur fille devenir la prochaine victime d'un régime sanguinaire dont le maintien au pouvoir reposait désormais seulement sur la terreur et la répression de son peuple.

Mais ce soir, Nour bravait les interdits, et c'est seule qu'elle déambulait dans les rues de la capitale. Elle avait décidé de rendre visite à sa *henna*, sa grand-mère qui vivait seule.

Les cris devenaient poésie, la colère qui transparissait était musique. Nour regardait la foule rassemblée : peu semblaient plus âgés qu'elle. Pourtant, tous étaient convaincus que ce combat était celui d'une vie. Combat de leur vie, pour leur vie. L'enjeu était trop important pour ne pas être là ce soir, ensemble. Nour se sentait elle aussi soulagée d'être avec eux. Seule, mais pourtant si entourée, elle se sentait même comprise. Tous ici partageaient le même désir, la même aspiration au changement.

Les rues se remplissaient ainsi de jeunes, hommes et femmes, unis comme s'ils ne formaient qu'un. Le vent de la fin de l'été caressait les longues chevelures désormais découvertes. Celles-ci formaient un drapeau, exergue de la liberté. Ou plutôt de l'espoir de la liberté. Cet espoir avait ramené à la vie un peuple entier, éteint depuis trop longtemps par la brutalité de ses dirigeants. Oui, les Iraniens espéraient à nouveau. Ils voyaient en l'avenir un exutoire, une porte de sortie à leur souffrance.

Les pensées de Nour fleurissaient alors qu'elle se frayait un chemin entre les différents groupes. Elle ne pouvait les arrêter, tout ce qui l'entourait devenait objet de contemplation, sur lequel la créativité de la jeune fille s'abattait. Si elle avait pu, elle les aurait sûrement inscrites quelque part, "cela ferait un bon témoignage, si je meurs ce soir" se disait-elle. Ses lèvres formaient, sans même qu'elle s'en rende compte, un semblant de sourire. Si tout cela ne menait à rien, ils auraient au moins essayé. Cette conclusion était déjà satisfaisante pour la jeune femme.

Nour avait toujours été proche de sa grand-mère. Quand elle était enfant, elle passait ses après-midi dans son petit appartement de l'avenue Laleh-zar à l'écouter, la tête sur ses genoux. Henna lui racontait des histoires, sur sa vie, ses voyages et ses rencontres. Elle lui racontait "la vie d'avant" ; avant la Révolution, celle qui avait changé le quotidien de tant d'Iraniens. "la vie d'avant" ; quand les femmes existaient pour elles-mêmes, pouvaient encore choisir leur vie et que celle-ci ne se résumait pas à être de bonnes mères ou épouses. "la vie d'avant" ; quand grandir n'était pas synonyme d'une mort certaine, qu'elle soit sensible ou spirituelle, et que la religion n'était pas un prétexte pour enfermer tout un peuple sur lui-même. Bien qu'elle suspectât la vieille femme d'en inventer quelques passages, Nour ne pouvait nier l'émotion de sa grand-mère lorsqu'elle racontait son passé.

Alors que Nour grandissait, Henna avait conservé cette place tellement importante dans le cœur de sa petite-fille ; elle était restée sa meilleure amie, sa confidente, et il ne se passait pas une journée sans que la jeune fille lui rende



visite. Ces trois semaines sans se voir, se parler, paraissaient donc être une éternité pour les deux femmes.

Nour avançait dans l'artère bondée au rythme de la foule. Les cris ne faiblissaient pas, au contraire. Nour aussi criait, hurlait presque, emportée par l'énergie de ses compagnons de marche. Elle se trouvait désormais devant son université, qu'elle avait été aussi forcée de quitter après les récents événements. Ses parents préféraient qu'un tuteur lui fasse cours à la maison et Nour n'y avait pas opposé une grande résistance. "A quoi sert-il d'étudier dans un pays voué à l'échec ?" la jeune femme s'était souvent posé la question, et pour l'instant, aucune réponse ne lui venait à l'esprit. Cependant, l'émotion était forte à la vue de l'établissement dans lequel elle avait tant aimé apprendre.

Devant l'école, l'atmosphère était joyeuse et nombre d'étudiantes s'étaient rassemblées, s'apprêtant elles aussi à rejoindre le mouvement. Nour était fière de cette mobilisation féminine. Si longtemps, elles avaient été soumises au silence le plus total, forcées de demeurer dans l'ombre de leurs tchadors. Mais c'en était fini : elles ne seraient plus jamais la propriété, le sujet des hommes. Les femmes étaient donc là ce soir, portées par leur détermination et soutenues par des hommes qui avaient enfin compris qu'une société qui humilie ses femmes humilie ses hommes aussi. Conduits par cette solidarité nouvelle, les manifestants se sentaient invincibles. Pourtant, ce qu'ils avaient presque oublié de redouter se produisit. On entendit d'abord des coups de feu. Masqués par les cris, ils n'inquiétèrent personne. Quelques regards suspicieux furent échangés, mais la marche continua. Puis, ils les virent. Dans leurs uniformes verts, des hommes s'avançaient vers eux. Leurs armes étaient braquées en direction de la foule et leurs regards noirs semblaient déjà tirer des balles. Dans un élan de panique, les gens commencèrent à courir. Personne ne savait où aller, l'important était de courir, courir pour s'échapper, pour survivre. Dans sa propre fuite, Nour croisait des regards affolés, pourtant, tous comprenaient parfaitement ce qu'il se passait. Certains tombaient, elle s'arrêtait donc pour les relever puis reprenait sa course effrénée. Les cris avaient changé de ton, la peur, partout, était palpable. Elle n'était plus qu'à une rue de l'appartement de sa grand-mère. Il fallait tenir, maintenir le rythme. Elle passait devant le bazar, la galerie d'art, plus que quelques mètres la séparaient désormais de son but. Enfin, elle arrivait devant la lourde porte en bois qu'elle avait si souvent franchie. Nour se retourna une dernière fois avant de passer la porte.

Tout autour d'elle s'embrasait. Tout ce qu'elle connaissait semblait disparaître. Les hommes en vert lui paraissaient possédés, leur fureur était inouïe. La violence qui s'abattait dans les rues de Téhéran était insoutenable. Nour sentait les larmes sur ses joues couler ; ce matin, elle était encore une enfant, maintenant et plus que jamais, elle se sentait adulte.